L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 22 JUILLET 1887. 60me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI, 22 JUILLET 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	2 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix fixé de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

La Nouvelle-Orléans chantier de marine des Etats-Unis.

Ce n'est pas la première fois que la Nouvelle-Orléans manifeste le désir de devenir chantier de marine, pour le compte des Etats-Unis; ce n'est pas la première fois, non plus, qu'elle voit ses espérances frustrées. Elle y a, pourtant, toute espèce de droits et, au point de vue du succès, elle se trouve dans des conditions exceptionnellement favorables

D'abord, elle est assise à deux pas du golfe, au beau milieu de la longue ligne de côtes qui s'étend de la pointe de la Floride à l'embouchure du Rio Grande. L'Union ne peut se passer d'un établissement de ce genre, dans nos parages, les seuls qui, sur toute l'immense étendue de ses plages, depuis le Maine, à l'Est, jusqu'à la Colombie Anglaise, à l'Ouest, aient un voisinage étranger, à la fois nombreux et inquiétant. D'un côté, le Mexique, l'Amérique Centrale, la Confédération Colombienne, l'Amérique du Sud—autant d'Etats, aujourd'hui, peut-être, très bien disposés à notre égard, mais pouvant, demain, s'entendre ou s'allier aux gouvernements européens, pour se débarrasser d'un voisin trop puissant qui les gêne; de l'autre côté, une foule de colonies appartenant à des Etats du Vieux Monde qui seraient bien aises de s'emparer de tout le commerce du Golfe, appelé, grâce à l'achèvement du Canal de Panama, à devenir la grande route du trafic interocéanique. Les Anglais, les Espagnols, les Français et autres nations ont, dans les Antilles, des établissements formidables sur lesquels les Etats-Unis savent bien qu'il leur faut toujours avoir l'œil ouvert, puisque c'est là, précisément, le motif qui leur a fait, dès les commencements du siècle, inventer la doctrine Monroe.

Il n'est pas un peuple qui, dans de pareilles circonstances, ne se croirait obligé d'entretenir, dans ces parages, un puissant port de mer, un grand chantier de marine. Un port, nous en avons toujours eu un sur le golfe. Pensacole n'avait pas d'autre but. Le choix était mauvais, sous tous les rapports, et il a fallu l'abandonner, il y a de cela quelques années. Qu'est-on mis à la place? rien. Et il ne semble pas qu'on veuille y rien mettre. Ici, comme dans toutes les confédérations où sont nées une agglomération d'intérêts, toujours divers, quelquefois opposés, il se produit, à chaque instant et à tort propos, des tiraillements en sens inverse, et dans cette mêlée, ce n'est pas le plus souvent celui qui a pour lui le droit le plus évident, qui l'emporte. Il faut céder à bien des pressions, obéir à bien des considérations, et c'est, malheureusement, celui qui est le plus actif, le plus important, le plus énergique, le plus ambitieux, qui passe avant les autres, en dépit de la raison d'Etat et de la bonne politique.

Ainsi nous voyons qu'il se construit maintenant, à Alexandrie, Virginie, un navire en fer de vastes dimensions. Pourquoi la plutôt qu'ailleurs? Le motif de ce choix nous échappe complètement, à moins qu'il ne s'agisse de donner la préférence à une cité voisine de la capitale, et à des influences qui sont d'autant plus puissantes, qu'elles s'exercent au centre même de l'activité gouvernementale.

Pour bâtir des navires en fer, en acier, il faut du fer, il faut de l'acier. Ce n'est assurément pas Alexandrie qui les peut fournir; on est obligé de les faire venir, à grands frais, d'ailleurs, de Pittsburgh, sans doute. Or, nous avons aussi, sous du fer et de l'acier, nous l'avons près de nous, dans l'Alabama, à Birmingham; on l'y fabrique à meilleur marché qu'en Pennsylvanie et les frais de transport sont beaucoup moindres. Pourquoi donc, quand, à cause de notre situation exceptionnelle, on devrait faire des sacrifices pour s'assurer, dans notre port, un bon chantier de marine, les fait-on, au contraire, à nos dépens et au profit de villes qui ne peuvent rendre à l'Etat autant de services que la nôtre?

Il en est de même de San Francisco, car il paraît que l'on s'est avisé, depuis quelque temps, de faire construire des navires en fer dans cette capitale du Far West, sur les bords du Pacifique, à des milliers de milles de tout voisinage dangereux, et, surtout, à une distance extravagante des lieux où se produit la matière première. Nous cherchons la raison de l'établissement d'un chantier de marine de guerre, à San Francisco; nous ne la trouvons pas. Si, de plus, nous réfléchissons qu'il s'agit de construire des bâtiments en fer et en acier, les seuls qui aient maintenant de la vogue et sont appelés à composer la marine de l'avenir, nous ne comprenons plus rien à ce choix. C'est le dernier qu'on eût dû faire, à cause des énormes frais de transport de la matière première qu'il occasionne, à moins, toutefois, que ces dépenses folles n'aient été une manœuvre déterminante aux yeux de ceux qui ont accordé le contrat.

Mettons de côté l'avantage exceptionnel de notre situation, au point de vue de la défense nationale; les eaux profondes de notre large fleuve qui pourraient fournir un abri sûr à la flotte la plus formidable du monde; ne nous occupons qu'au point de vue des ressources matérielles. N'est-il pas plus facile de construire ici des navires en fer, en acier, que partout ailleurs? N'a-t-on pas fait, ici, des constructions maritimes, bien avant d'y songer ailleurs? Et si l'on agissait de la sorte, il y a de cela une quarantaine d'années, n'était-ce point parce que le bon sens et les conditions exceptionnelles dans lesquelles nous nous trouvions, indiquaient la Nouvelle-Orléans comme le siège naturel de ces travaux?

Pourquoi ce qui était bon alors, ne le serait-il plus maintenant? Qu'y a-t-il de changé dans notre position topographique et stratégique? Rien, absolument rien. Nous nous trompons; nous n'avons pas, dans le Golfe, un débouché assez sûr, assez profond; nous le possédons aujourd'hui, grâce aux jetées Eads. Sous ce rapport, nous ne le cédons, à l'heure qu'il est, à aucun port de l'Union.

Il n'y a pas une seule raison à invoquer en faveur des deux villes que nous venons de nommer, qui n'ait cent fois plus de force, appliquée à la Cité du Croissant. Nous avons, près de nous, à Birmingham, Alabama, le fer, l'acier en abondance; ils s'y fabriquent à meilleur marché que partout ailleurs; les moyens de transport sont plus faciles et plus économiques. Ce n'est pas l'emplacement qui nous manque; nous en avons plus qu'il ne nous faut pour construire toutes les marines de l'Amérique. Nous sommes le centre naturel d'un des plus grands commerces des Etats-Unis—celui des fruits tropicaux et semi-tropicaux. Nous sommes sur la route qui conduit directement, du grand Ouest, le grenier du monde, aux pays qu'il alimente de ses grains. Comment donc le gouvernement ne songe-t-il pas à nous, quand il s'agit pour lui de se créer une marine en fer et, par conséquent, d'avoir un vaste chantier pour toutes ses constructions? Voici le moment de réclamer, de montrer qui nous sommes et ce que nous sommes capables de faire. Que nos capitalistes se rendent compte de la situation, des avantages que l'on peut tirer de la fondation d'un établissement de ce genre à la Nouvelle-Orléans, et peut-être daigneront-ils ne plus nous oublier, en dépit des efforts que l'on fait, de tous les côtés, pour attirer à soi ce qui devrait nous revenir, de droit et pour le plus grand bien du pays.

LOUISIANE.

Le *Commercial*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 16 juillet :

Nos scieries sont en pleine activité; elles débitent, tous les jours, nous ne savons combien de milliers de pieds de bois de première qualité.

Il n'y a pas, dans tout le pays, de meilleure localité que Lac Charles pour fournir à bon compte, de très beaux bois de construction.

—Nous lisons dans le *Southern* de Sabine :

MM. S. Thomson et P.H. Philbric sont venus nous voir, cette semaine; ils étaient porteurs d'une lettre de recommandation d'un personnage très important à Lac Charles.

Ces messieurs visitaient notre localité dans l'intérêt du chemin de fer projeté, de Lac Charles à Kansas City. Ils se sont rendus devant le juri de police, pendant qu'il était en séance. Ils ont exposé le but de leur visite. Il est évident que l'entreprise sera d'une grande utilité pour notre région. C'est le seul chemin de fer qui traverse le pays, du nord-ouest au sud-ouest. Il traversera nos plus belles terres boisées; il nous mettra en communication avec presque toute l'Union, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest.

Il nous ouvre des marchés nouveaux pour nos produits dont les principaux sont les fruits, les légumes, le bétail, si nos habitants veulent s'y prêter un peu. La charte sera adoptée; elle sera publiée immédiatement. Les travaux commenceront de ce côté-ci de la rivière Calcasieu; la ligne attendra Shreveport, et, de là, se dirigera sur Texarkana. Nous sommes directement sur la ligne projetée. Nous espérons bien que nos habitants feront les sacrifices nécessaires pour qu'elle passe par notre localité. Le chemin porte le nom de Kansas City, Watkins et Gulf.

L'*Echo*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 16 juillet :

Le charbon a fait son apparition dans notre paroisse et, même, dans notre localité. On nous annonce que plusieurs cas ont été mortels. Espérons que la maladie ne deviendra pas épidémique, car nous avons des milliers d'animaux; notre perte serait énorme.

—M. Jesse Hutchins a entrepris de faire le transport de la malle, trois fois par semaine, entre Lac Charles et Sugartown, sur une distance de 60 milles. Voilà un service confié à de bonnes mains. Il n'y a pas de citoyen plus actif et plus honnête que M. Hutchins.

—Le Professeur A.Thompson après une absence de deux semaines, consacrée à étudier quelle serait la meilleure route qui nous mettrait en communication avec Kansas City, à travers les paroisses Vernon, Sabine et autres parties du Nord de l'Etat, est rentré chez lui, jeudi. Le Prof. est allé jusqu'à Texarcana, Texas. D'après la conversation que nous avons eue avec lui, nous avons lieu de croire qu'il est fixé sur la route à adopter.

Il nous apporte que les récoltes sont fort belles partout où il a passé.

—La Compagnie du chemin de fer de Kansas City, Watkins et du Golfe, est formée. Elle est domiciliée dans la paroisse Calcasieu. Le capital s'élève à $5,000,000, divisé en 50,000 actions de $100 chacune. Les fondateurs sont MM. J. B. Watkins, Wilbur F. Presby, Seamon A. Knapp, Frank A. Banker et Wm M. White. La route projetée partira du point donné, sur la ligne Louisiana Western, dans notre paroisse; elle prendra la direction nord jusqu'à la limite de l'Etat et traversera l'Arkansas et le Missouri pour aboutir à Kansas City. Elle traversera une région bien boisée, fertile, abondante en ressources agricoles et minières et propice à l'élevage. Une fois commencés, les travaux seront poursuivis avec énergie. Déjà les arpenteurs ont commencé le tracé. Le *Condouer*, de Vernon, dit qu'ils ont traversé Leesville, au commencement de la semaine, et le *Southern* annonce qu'ils sont arrivés à Sabine.

Cette entreprise, œuvre de Lac Charles, forcera le gouvernement national à nous donner un chenal d'une douzaine de pieds pour arriver au Golfe. Il se fera par cette route un grand commerce. Dix-huit mois après la mise en exploitation de cette ligne, Lac Charles comptera 25,000 habitants.

Le *Herald*, Hahnville, paroisse St-Charles, du 16 juillet :

La pluie tombe toujours, au grand désappointement de tous nos planteurs. Ce sont les petits jardins qui ont le plus souffert.

—Nous ne sommes pas encore délivrés du chaudron.

L'*Idéorale*, Houma, paroisse Terrebonne, du 16 juillet :

M. B. Marmande nous a envoyé, de son habitation at Eloi, Bayou du Large, une canne qui a 5 pieds 4 pouces de long avec 13 nœuds rouges. Elle a été coupée dans son champ, le 10 juillet.

Le *Patriot-Democrat*, Clinton, paroisse East Feliciana, du 16 juillet :

Malgré les pluies qui ne se ralentissent pas, dans quelques parties de la paroisse, nous croyons que le soleil va nous revenir. Il en est temps. La chaleur et l'humidité ont fait pousser, partout, les mauvaises herbes, qui encombrent et étouffent le coton.

—Il n'est organisé ici, dernièrement, un mouvement pour fonder une association de force paroissiale. La population a très bien accueilli l'idée. L'entreprise aura un grand succès. Déjà, une forte somme a été souscrite dans ce but, et de nouveaux noms viennent s'ajouter, tous les jours, aux anciens sur la liste.

—Un accident de chemin de fer a eu lieu, à Baker, samedi soir. La locomotive a atteint un cheval et dérailla. L'ingénieur a eu le bras cassé. Aucun des autres employés et des passagers n'a été blessé.

Le *Review*, Marksville, paroisse Avoyelles, du 16 juillet :

Nous avons eu beaucoup trop de pluies, cette semaine, mais les récoltes n'ont jamais eu un meilleur aspect. Il n'en sera pas toujours ainsi, dans le cas où l'eau continuera à tomber; elles pourraient être gravement endommagées.

—Le ver du coton a fait son apparition dans la paroisse Madison. Jusqu'à présent, nous n'avons pas entendu dire qu'on en ait remarqué un seul, dans notre paroisse.

—Alexandrie est dans la jubilation; elle compte que, bientôt, elle sera traversée par plusieurs chemins de fer, et il va s'ériger une presse à coton.

Pour le teint il n'y a rien de mieux que la Salsepareille d'Ayer. Elle donne le coloris de la santé au visage pâle et blême.

Une entrevue avec le Pape.

Il y a une quinzaine de jours environ je rencontrai un politique français qui arrivait de Rome. Il avait obtenu une audience du Saint-Père.

Et avec cet air à la fois considérable et modeste que prennent volontiers tous ceux qui ont approché du Pape :

—Sa Sainteté, me dit-il, a été pleine de bonté pour moi. Elle m'a fait asseoir auprès d'elle. Entré à midi dix minutes, je ne l'ai quittée qu'à une heure vingt-cinq.

Je ne veux point nommer celui de qui je tiens la relation de cette entrevue, n'étant pas autorisé à le faire. D'ailleurs le nom importe peu, et je ne pense pas, d'autre part, commettre une indiscrétion grande. Je songe, en effet, que Sa Sainteté doit tenir à peu près le même langage à tout Français de marque qui passe à Rome et qui se trouve admis en sa présence.

Le Pape ne néglige aucune occasion de se renseigner. Il est curieux d'interroger nos compatriotes de passage en sa ville et ceux-ci ne sont pas moins curieux d'essayer de pénétrer ses pensées. Chacun fait son profit de ces paroles échangées, le Pape pour se former une opinion moyenne de ce qui se dit et se fait en France, ses interlocuteurs pour se répandre à leur retour et se féliciter de l'audience auguste.

Je n'eusse même point parlé de cette récente conversation, si ce qui s'y est dit ne répondait pas précisément, et d'une façon assez nette, aux préoccupations de l'opinion, depuis l'intervention du Pape dans les élections allemandes.

Le fait est que depuis un mois on deux tout le monde semble être mécontent du Pape en France.

Nous en titre: *Question française*, le *Figaro* lui même a fait paraître l'autre jour, à cette même place, un article où il ne cachait point ses appréhensions au sujet de la réconciliation probable du Quirinal et du Vatican. On nous montrait le Pape désirant ardemment cette réconciliation et poursuivant avec ténacité une solution dont il serait permis aux catholiques de se réjouir, mais dont notre patrie pourrait prendre ombrage. Et il est évident que, préparée par l'Allemagne, l'intime alliance de l'Italie et de la France ne nous serait point une bonne chose.

D'autre part, dans un très remarquable article sur les affaires de Rome, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Eugène Melchior de Vogüé ne nous cache point ses alarmes. Il indique avec une éloquence généreuse et une hauteur de vue admirables les dangers qui peuvent venir au Saint-Siège de son rapprochement avec l'Allemagne.

Et lui non plus n'est pas sans faire quelques reproches.

—La discussion, dit-il qu'on appelle déjà "la politique allemande de l'Eglise," ne peut, il est vrai, porter que sur une question de mesure. Cette mesure n'a-t-elle pas été dépassée? N'est-il pas à craindre que l'amitié du Pontife, trop bien servie par ses négociateurs, ne prenne une apparence de faiblesse? J'en appelle à tous ceux qui ont suivi les affaires de Rome depuis quelques mois. Tous m'accordent que le courant nouveau emporte la barque de saint Pierre avec une rapidité croissante. Vers quels écueils? Je ne peux répondre qu'en résumant les objections formulées par de très bons esprits. A leur estime, si M. de Bismarck a fait un peu de chemin vers Canossa, les Nonces en ont fait davantage vers Varzin.

Le Saint-Père se montre donc très peiné qu'on ait pu mettre en doute ses sentiments français aussi bien à propos du rapprochement qui semble se faire avec l'Italie que de ses récents arrangements avec l'Allemagne.

Et le Père commun des fidèles a protesté en ces termes du son attachement à la France :

—Tant que la France, a-t-il dit au cours de cette conversation que je crois devoir rapporter, tant que la France saura pas repris son rang total parmi les nations, l'équilibre européen sera rompu.

Il comprend mieux que personne nos regrets patriotiques et que l'Alsace tienne aux cœurs de tous les Français, a quelque opinion qu'ils appartiennent. Il voudrait un jour aider nos revendications par son intervention pacifique.

Et il ajouta :

—Oui, je voudrais passer cette plaie qui vous est toujours si cuisante.

Et il ne s'est pas plaint des rapports qu'il entretient avec M. Flourens, notre ministre des affaires étrangères, qu'il trouve raisonnable et sage autant que notre situation intérieure le lui permet.

Quand Léon XIII en fut venu à s'expliquer directement sur ses nouvelles relations avec l'empire d'Allemagne :

—Mon œuvre a été en Allemagne une œuvre de pacification, a-t-il dit, ou plutôt murmuré—car il parle toujours assez bas, comme en une église—dans tous les arrangements que nous venons d'avoir, je crois à l'entière bonne foi de l'Empereur, à son désir sincère de conciliation. Il est trop près de l'éternité et sa conscience religieuse est trop bien établie pour qu'il veuille se dérober à la bonne foi qui doit tous guider.

Et en souriant :

—Quant à M. de Bismarck, ajouta-t-il, il ne m'appartient pas de pénétrer dans son intime pensée. Il me suffit qu'il ait intérêt à faire ce qu'il a entrepris.

Enfin, en ce qui regarde la politique italienne, il ne dissimula pas le grand attachement qu'il a pour son pays.

Et il conclut en disant qu'en France, en Italie et en Allemagne, il serait toujours "un Pape conciliateur."

—Pas plus en Italie qu'en France, croyez-le bien, dit-il en terminant, je ne serai un homme du parti du *tout ou rien!*

Il est certain que la situation du Saint-Père est très difficile. Il ne peut contenter tout le monde et surtout les Français.

Outre que nous avons une tendance malheureuse à sentir vivement les offenses qu'on nous fait et ce que nous croyons qu'on nous fait, et à regarder comme indifférentes celles que nous faisons aux autres, on oublie trop que le Pape n'a pas affaire à la France traditionnelle de saint Louis.

La France politique avec laquelle le Saint-Siège a à compter est résolument incroyante. Et voilà ce qui gêne et embarrasse tout.

Pour nous plaire et se rapprocher de nous, le Pape, quoi qu'on en dise, pourrait parfaitement devenir républicain. La République n'est point chose opposée aux dogmes de l'Eglise—au contraire. Il devrait même être démocrate, puisque le christianisme n'a jamais été au fond qu'une revendication démocratique. Mais il ne pourrait pas cependant cesser de croire à la Révélation. A la rigueur, il ne serait point contraire au dogme qu'il se fît recevoir membre de la Panthère des Batignolles; ce qui serait contraire au dogme serait de déférer aux doctrines philosophiques qui ont de plus en plus cours en ce siècle, et non point toujours—il faut bien le dire—auprès des mots intelligents.

Quelque démocrate que le Pape puisse devenir, il demeurera toujours le vicaire de Jésus-Christ, à moins de cesser d'être, et cette qualité empêchera toujours l'entente cordiale entre le Saint-Père et la France nouvelle qui continue à vouloir écarter des voies de Dieu.

Dans l'étude que j'ai déjà citée, M. de Vogüé a très bien fait remarquer combien l'Eglise savait se plier aux façons des siècles qu'elle a traversés. Au moyen âge féodal, l'Eglise se modèle sur le nouvel état social, elle prend l'humeur de cette rude époque. Ses prélats montent à cheval, portent la cuirasse et manient l'épée.

Avec la Renaissance, les papes protègent les savants, les artistes; ils s'éprennent des lettres grecques et latines. "Les peuples retrouvent à Rome leur idéal du moment, une académie épicurienne!"

Après Léon X, et pendant deux siècles, la petite cour pontificale ne peut plus rien par les armes contre les grands Etats qui se constituent. Les négociations politiques absorbent l'Europe; "le Sacré-Collège devient une école supérieure de diplomatie, et la plupart des cabinets sont dirigés par les princes de l'Eglise."

—Enfin, une société issue de la Révolution, ajoute M. de Vogüé, s'angoisse du libéralisme; elle dédie le pontificat romain de revêtir cet attribut; pourtant, c'est à la voix d'un pape que l'Italie se réveille, et l'on proclame Pie IX le plus libéral des souverains de son temps.

Libéral et démocrate, tant que vous voudrez, le Pape peut le devenir, il peut l'être, il suivra "les nouvelles directions des peuples"; mais où il s'arrêtera, où il s'arrête, c'est quand les peuples ne veulent plus croire, ce qu'ils semblent bien vouloir à mesure que nous allons.

Dans la nouvelle transformation qu'on propose, il faudrait que le Pape, pour ainsi dire, devînt incroyant pour que ses rapports fussent possibles avec celle qui fut la fille aînée de l'Eglise—et qui ne paraît plus beaucoup tenir à l'être. A quoi servirait-il au Pape "de ployer avec une admirable souplesse" son gouvernement et son action humaine à toutes les nécessités des temps, s'il ne gouverne plus les âmes et si son action divine lui manque!

C'est ce que l'étude de M. de Vogüé laisse un peu dans l'ombre et ce que tous ceux qui écrivent sur les affaires romaines ne veulent point dire assez franchement.

Cependant c'est bien ce qu'il faut s'avouer si l'on veut juger exactement de la politique de Léon XIII quand il s'agit de la France et des embarras que lui donne son peu de Foi.

Plaignez le Pape au lieu de le si facilement blâmer, et ne lui soyez point trop sévère en songeant à la détresse religieuse où il doit se trouver à notre égard. Ne le poussez point trop aux amabilités et aux concessions.

Et si je parle ainsi, c'est que, sans doute, étant moins croyant que d'autres par le cœur, je suis plus orthodoxe par goût, et qu'il me paraîtrait fâcheux de voir, de transformations en transformations, une sorte de chef suprême de je ne sais plus quelle vague morale évangélique succéder aux successeurs de saint Pierre et à leurs longues traditions de Foi chrétienne, d'Espérance céleste et de divine Charité.

ROBERT DE BONNIÈRES.
(Dans le *Figaro*.)

L'espionnage.

Si l'espionnage est un acte que les lois déclarent punissable, il faut reconnaître—dit la *Liberté*—que c'est une pratique générale à laquelle tous les gouvernements ont recours, qui a existé de temps immémorial et qui existera jusqu'à la fin des siècles, aussi longtemps qu'il y aura des Etats en danger d'entrer en guerre les uns à l'égard des autres, embrage. Et il est évident que, préparée par l'Allemagne, l'intime alliance de l'Italie et de la France ne nous serait point une bonne chose.

D'autre part, dans un très remarquable article sur les affaires de Rome, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, M. Eugène Melchior de Vogüé ne nous cache point ses alarmes. Il indique avec une éloquence généreuse et une hauteur de vue admirables les dangers qui peuvent venir au Saint-Siège de son rapprochement avec l'Allemagne.

Et lui non plus n'est pas sans faire quelques reproches.

—La discussion, dit-il qu'on appelle déjà "la politique allemande de l'Eglise," ne peut, il est vrai, porter que sur une question de mesure. Cette mesure n'a-t-elle pas été dépassée? N'est-il pas à craindre que l'amitié du Pontife, trop bien servie par ses négociateurs, ne prenne une apparence de faiblesse? J'en appelle à tous ceux qui ont suivi les affaires de Rome depuis quelques mois. Tous m'accordent que le courant nouveau emporte la barque de saint Pierre avec une rapidité croissante. Vers quels écueils? Je ne peux répondre qu'en résumant les objections formulées par de très bons esprits. A leur estime, si M. de Bismarck a fait un peu de chemin vers Canossa, les Nonces en ont fait davantage vers Varzin.

Le Saint-Père se montre donc très peiné qu'on ait pu mettre en doute ses sentiments français aussi bien à propos du rapprochement qui semble se faire avec l'Italie que de ses récents arrangements avec l'Allemagne.

Et le Père commun des fidèles a protesté en ces termes du son attachement à la France :

—Tant que la France, a-t-il dit au cours de cette conversation que je crois devoir rapporter, tant que la France saura pas repris son rang total parmi les nations, l'équilibre européen sera rompu.

Il comprend mieux que personne nos regrets patriotiques et que l'Alsace tienne aux cœurs de tous les Français, a quelque opinion qu'ils appartiennent. Il voudrait un jour aider nos revendications par son intervention pacifique.

Et il ajouta :

—Oui, je voudrais panser cette plaie qui vous est toujours si cuisante.

Et il ne s'est pas plaint des rapports qu'il entretient avec M. Flourens, notre ministre des affaires étrangères, qu'il trouve raisonnable et sage autant que notre situation intérieure le lui permet.

Quand Léon XIII en fut venu à s'expliquer directement sur ses nouvelles relations avec l'empire d'Allemagne :

—Mon œuvre a été en Allemagne une œuvre de pacification, a-t-il dit, ou plutôt murmuré—car il parle toujours assez bas, comme en une église—dans tous les arrangements que nous venons d'avoir, je crois à l'entière bonne foi de l'Empereur, à son désir sincère de conciliation. Il est trop près de l'éternité et sa conscience religieuse est trop bien établie pour qu'il veuille se dérober à la bonne foi qui doit tous guider.

Et en souriant :

—Quant à M. de Bismarck, ajouta-t-il, il ne m'appartient pas de pénétrer dans son intime pensée. Il me suffit qu'il ait intérêt à faire ce qu'il a entrepris.

Enfin, en ce qui regarde la politique italienne, il ne dissimula pas le grand attachement qu'il a pour son pays.

Et il conclut en disant qu'en France, en Italie et en Allemagne, il serait toujours "un Pape conciliateur."

—Pas plus en Italie qu'en France, croyez-le bien, dit-il en terminant, je ne serai un homme du parti du *tout ou rien!*

Il est certain que la situation du Saint-Père est très difficile. Il ne peut contenter tout le monde et surtout les Français.

Outre que nous avons une tendance malheureuse à sentir vivement les offenses qu'on nous fait et ce que nous croyons qu'on nous fait, et à regarder comme indifférentes celles que nous faisons aux autres, on oublie trop que le Pape n'a pas affaire à la France traditionnelle de saint Louis.

La France politique avec laquelle le Saint-Siège a à compter est résolument incroyante. Et voilà ce qui gêne et embarrasse tout.

Pour nous plaire et se rapprocher de nous, le Pape, quoi qu'on en dise, pourrait parfaitement devenir républicain. La République n'est point chose opposée aux dogmes de l'Eglise—au contraire. Il devrait même être démocrate, puisque le christianisme n'a jamais été au fond qu'une revendication démocratique. Mais il ne pourrait pas cependant cesser de croire à la Révélation. A la rigueur, il ne serait point contraire au dogme qu'il se fît recevoir membre de la Panthère des Batignolles; ce qui serait contraire au dogme serait de déférer aux doctrines philosophiques qui ont de plus en plus cours en ce siècle, et non point toujours—il faut bien le dire—auprès des mots intelligents.

Quelque démocrate que le Pape puisse devenir, il demeurera toujours le vicaire de Jésus-Christ, à moins de cesser d'être, et cette qualité empêchera toujours l'entente cordiale entre le Saint-Père et la France nouvelle qui continue à vouloir écarter des voies de Dieu.

Dans l'étude que j'ai déjà citée, M. de Vogüé a très bien fait remarquer combien l'Eglise savait se plier aux façons des siècles qu'elle a traversés. Au moyen âge féodal, l'Eglise se modèle sur le nouvel état social, elle prend l'humeur de cette rude époque. Ses prélats montent à cheval, portent la cuirasse et manient l'épée.

Avec la Renaissance, les papes protègent les savants, les artistes; ils s'éprennent des lettres grecques et latines. "Les peuples retrouvent à Rome leur idéal du moment, une académie épicurienne!"

Après Léon X, et pendant deux siècles, la petite cour pontificale ne peut plus rien par les armes contre les grands Etats qui se constituent. Les négociations politiques absorbent l'Europe; "le Sacré-Collège devient une école supérieure de diplomatie, et la plupart des cabinets sont dirigés par les princes de l'Eglise."

—Enfin, une société issue de la Révolution, ajoute M. de Vogüé, s'angoisse du libéralisme; elle dédie le pontificat romain de revêtir cet attribut; pourtant, c'est à la voix d'un pape que l'Italie se réveille, et l'on proclame Pie IX le plus libéral des souverains de son temps.

Libéral et démocrate, tant que vous voudrez, le Pape peut le devenir, il peut l'être, il suivra "les nouvelles directions des peuples"; mais où il s'arrêtera, où il s'arrête, c'est quand les peuples ne veulent plus croire, ce qu'ils semblent bien vouloir à mesure que nous allons.

Dans la nouvelle transformation qu'on propose, il faudrait que le Pape, pour ainsi dire, devînt incroyant pour que ses rapports fussent possibles avec celle qui fut la fille aînée de l'Eglise—et qui ne paraît plus beaucoup tenir à l'être. A quoi servirait-il au Pape "de ployer avec une admirable souplesse" son gouvernement et son action humaine à toutes les nécessités des temps, s'il ne gouverne plus les âmes et si son action divine lui manque!

C'est ce que l'étude de M. de Vogüé laisse un peu dans l'ombre et ce que tous ceux qui écrivent sur les affaires romaines ne veulent point dire assez franchement.

Cependant c'est bien ce qu'il faut s'avouer si l'on veut juger exactement de la politique de Léon XIII quand il s'agit de la France et des embarras que lui donne son peu de Foi.

Plaignez le Pape au lieu de le si facilement blâmer, et ne lui soyez point trop sévère en songeant à la détresse religieuse où il doit se trouver à notre égard. Ne le poussez point trop aux amabilités et aux concessions.

Et si je parle ainsi, c'est que, sans doute, étant moins croyant que d'autres par le cœur, je suis plus orthodoxe par goût, et qu'il me paraîtrait fâcheux de voir, de transformations en transformations, une sorte de chef suprême de je ne sais plus quelle vague morale évangélique succéder aux successeurs de saint Pierre et à leurs longues traditions de Foi chrétienne, d'Espérance céleste et de divine Charité.

ROBERT DE BONNIÈRES.
(Dans le *Figaro*.)

UN NOUVEAU RÈGLEMENT POUR LE SERVICE DE CAMPAGNE, EN ALLEMAGNE. —Nous lisons, dans la *République Française* :

On sait que l'armée allemande vient de recevoir un nouveau règlement pour le service de campagne. Un grave problème s'est présenté à cette occasion : éliminer du langage militaire allemand tous les mots français qui nous ont été empruntés jadis avec nos mouvements et nos manœuvres. Mais cette élimination a été jugée impossible, au moins pour une grande partie.

"Le désir de l'empereur, dit le *Figaro*, avait été de supprimer tous les mots d'origine étrangère, et ils sont nombreux, qui sont employés dans le langage militaire allemand. La commission chargée de rédiger le nouveau règlement déclare qu'elle n'a pas pu s'acquitter de sa tâche. On a bien supprimé *distans, rekognoszieren, requisition, rendezvous, kantonnement, barrikade, visitirpatrouille, disziplin et terrain*, qui étaient, on ne s'en doutera guère, des mots allemands. Mais on trouve encore *reglement, detachement, ordre de bataille, patrouille, avant und ariere garde, tête, relais kroki* écrits de la sorte. La commission regrette de n'avoir pu "purifier complètement la langue militaire allemande."

Il doit être dur de porter ainsi la marque indélébile de l'esprit français.

M. SCHNŒBELE.—Le ministre de l'intérieur de France a signé, le 7 juillet, un décret, aux termes duquel M. Schnœbelé, l'ancien commissaire spécial de Pagny-sur-Moselle, est nommé commissaire central de Laon, avec un traitement annuel de 6,500 fr.

M. Schnœbelé prendra, immédiatement possession de son poste.

POUR LES ÉCOLES CHRÉTIENNES DE FRANCE.—Le R. P. Monsabré, l'éloquent conférencier de Notre-Dame, a fait dernièrement, à Blois, sa ville natale, en présence d'une foule énorme, un magnifique discours au profit de l'œuvre des Ecoles chrétiennes.

La cérémonie était présidée par Mgr Laborde et le T. H. Frère Joseph, supérieur général de l'Institut des Frères.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall est le plus facile à appliquer, il est aussi le plus propre parmi les préparations rivales.

Les vieillards gens ont besoin d'un tonique qui les mettent en quelque sorte à l'abri des infirmités. Il n'en est pas de meilleur que le **Hostetter's Stomach Bitters** pour les vieillards comme pour les personnes délicates de santé, il guérit entr'autres maux d'une très grande fréquence: maladie du foie, indigestion, maladies d'intestin, c'est aussi un excellent remède pour la dyspepsie et le rhumatisme. Il rend les forces à l'adolescent, aux personnes débiles, donne le repos aux invalides nerveux, leur rend l'appétit. L'Amer Hostetter est de composition vegétale parfaitement pur, ne contient absolument rien de nuisible à l'estomac. Son usage est recommandé par les médecins.

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
B. TREMOULET
Vend en gros et en détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes. Comestibles de choix. Livraison à domicile. 8 nov86—1an PP

MILNEBURG'S
NEW OPERA HOUSE.
Est maintenant ouvert pour la saison.
La direction a engagé des artistes de première classe; qui donnent des représentations tous les soirs de 8 à 11 heures. Entrée gratis.
En sus de ce qui précède, l'Hôtel Washington est maintenant ouvert et est fourni de tout ce que l'on peut trouver de mieux au marché et on peut obtenir les vins et liqueurs les plus fines à des prix modérés. La pêche et les bains ne peuvent pas être surpassés. Pour l'arrivée et le départ des trains, consulter le tableau du chemin de fer Pontchartrain
22 juil— JOHN TRISCONI, propriétaire

La raison sociale connue jusqu'ici sous le nom de FITZPATRICK & HALL est dissoute.
FITZPATRICK & HALL.
Se référant à l'annonce ci-dessus les soussignés informent leurs amis et le public qu'ils ont formé une société sous la raison sociale de H. F. HALL & CIE pour continuer le commerce de Peaux et de Laisages dans toutes ses branches, aux Nos. 104 South Peters et 34 rue Commerce.
H. F. HALL
ANDREW J. McSHANE.
21juil—3f

J'INVITE toutes les personnes désirant prendre des Bains Russes, Turcs et autres à venir visiter mon établissement où elles trouveront tous les agréments et le confort désirable à des prix minimes.
F. GAUPP,
102 Rue Conti 102
4jun—1f

BASILE BARES,
FACTEUR DE PIANOS.
34 Rue Royale, N.O.
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,
Supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, égale en les fonds et une seule pièce, système parfaitement mécanique à lame à double répétition, sommiers en fer, équilibré pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont vivement attiré un vif intérêt et une pureté de son remarquables.
Accords et réparations de pianos une spécialité. 20 mars—

ELKIN & CO.,
100.....Rue du Canal.....100
Nouvelle Importation de
NATTES DE CHINE
sans joint et de qualité extra.
Toiles cirées, Linoleums et Cortichin
RIDEAUX
Des derniers modèles et des genres les plus nouveaux en Crête, Madras, Suisse et Nottingham,
Portières Turqoman et de Vienne,
TAPIS
Moquettes, Velours, Bruxelles et Ingrains, Nattes, Tapisserie, etc., à prix réduits.
3 vril—

Collège St-Isidore.
3me District, Nouvelle-Orléans.
COURS classique et commercial, le français et l'allemand inclus. Année scolaire commencant le 1er septembre. Enseignement et pension. $20 par mois.
Pour catalogue, s'adresser au REV. J. M. SCHERER, C. S. C., Président.
11juil—2m

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLÉANS,
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.
Ouverts de 10 h. du matin à 3 h